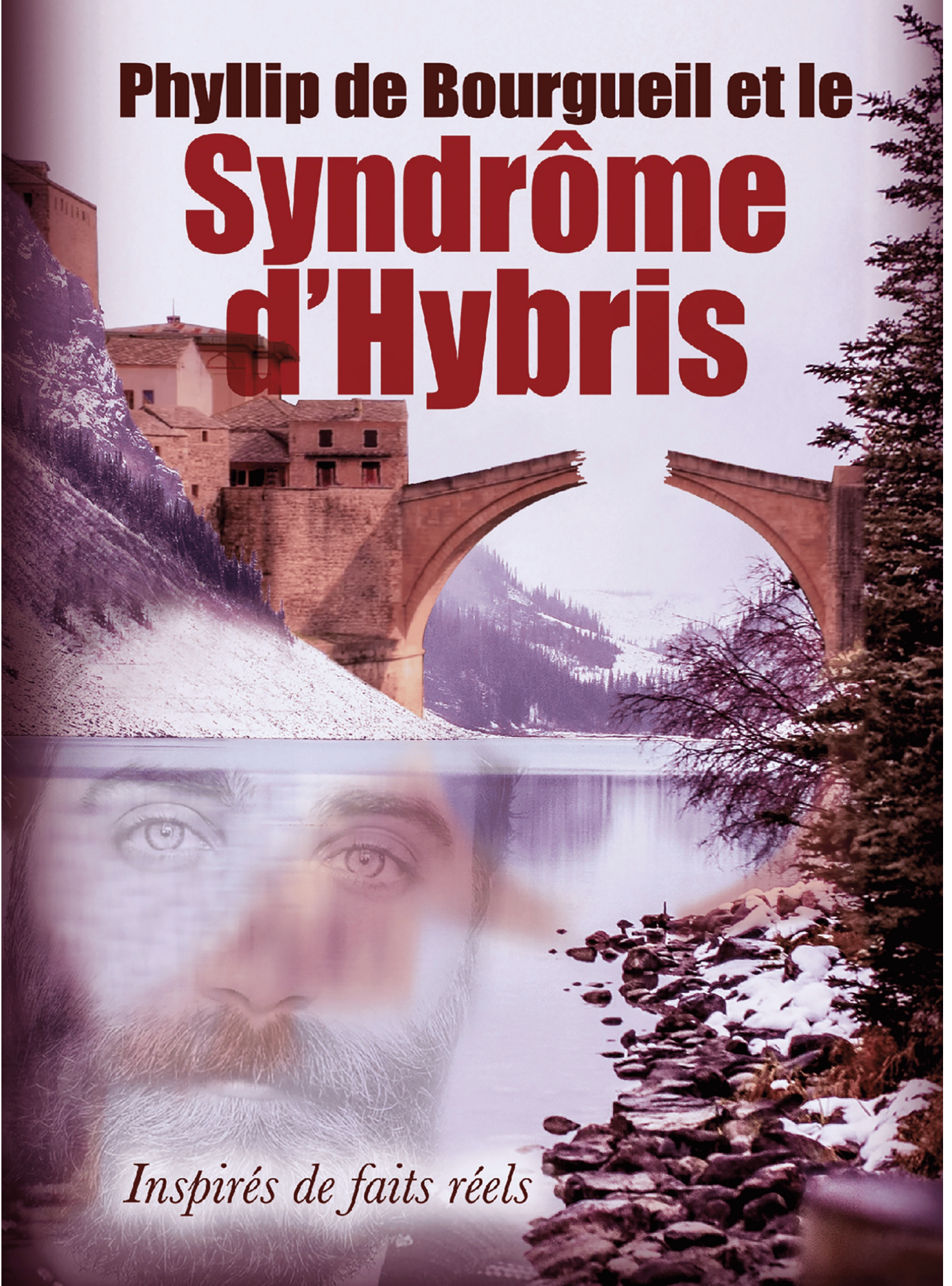


ETIENNE PAULET

Phyllip de Bourgueil et le **Syndrôme d'Hybris**

Inspirés de faits réels



Etienne Paulet

Phyllip de Bourgueil et le Syndrome d'Hybris

© Etienne Paulet, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1550-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Phyllip de Bourgueil

LE SYNDRÔME D'HYBRIS

Le syndrome d'Hubris (ou Hybris signifiant en grec, « démesure » ou « orgueil excessif »), souvent appelé "la maladie du pouvoir", est un trouble psychologique qui touche les personnes en position d'autorité ou de pouvoir, les conduisant à un sentiment de toute-puissance, de démesure et d'orgueil.

Par Etienne PAULET

Phyllip de Bourgueil, à première vue, n'a pas l'étoffe d'un héros. Il affiche une allure tranquille et sans relief, façonnée par les heures passées derrière son écran pour sauver sa société, *PhyFran Productions*. Loin des baroudeurs des grands reportages qu'il rêve, de temps en temps, encore d'incarner, il trimballe une normalité rassurante, celle du journaliste moyen qui lutte pour boucler ses fins de mois en rédigeant des articles pour la rubrique des chiens écrasés.

Phyllip de Bourgueil, selon les mots de Guillaume Cantara, un superflic d'Europol, a, pourtant, le don absolu de se trouver au mauvais endroit, au mauvais moment. De simple observateur du quotidien, il devient le grain de sable coincé dans les rouages de complots complexes où l'argent, le pouvoir et la politique redessinent l'histoire du monde.

Franciane Van Belle, à l'aube de ses cinquante ans, fraîchement divorcée, désespère de retrouver une existence heureuse. Dans le bar où elle noie sa tristesse, elle croise la route de Phyllip de Bourgueil avec qui elle vivra une histoire d'une nuit sans lendemain. Au petit matin, ils se quittent, apaisés de s'être confiés sans jugement.

Ils se retrouveront pour s'associer dans PhyFran Productions, où elle investira le chèque de son divorce. Grâce à son apport financier et à ses talents de gestionnaire, **Franciane Van Belle** relance la société moribonde qui, aujourd'hui, produit ses propres reportages.

Fanny, la fille d'une voisine de Franciane, rejoint PhyFran Productions comme stagiaire. Dans la vie quotidienne, elle affiche une insouciance désarmante ; des rires faciles, des écouteurs vissés aux oreilles et un air de ne jamais prendre quoi que ce soit au sérieux.

Mais dès que **Fanny** pose les doigts sur un clavier, tout change. L'adolescente légère disparaît, laissant place à une prédatrice numérique capable de fouiller les zones obscures d'internet, de contourner les pare-feu les plus sophistiqués et même d'explorer les fichiers de la police.

Ce trio improbable se retrouve au cœur de complots financiers, d'enjeux géopolitiques et d'aventures où l'adrénaline, le danger et la manipulation bousculent l'équilibre du monde actuel.

Chapitre 1

Jeudi, 6 juillet 1995,

Quelque part aux abords de l'aéroport d'Užice-Ponikve en Serbie, à quelques kilomètres de la frontière de la Bosnie-Herzégovine.

[Fin de matinée]

Le soleil réchauffait l'atmosphère et une sensation de vacances envahit Milos Dukić. « C'est vrai que quelques jours de congé me feraient un bien fou ! » murmura-t-il pour lui-même.

À l'extérieur du chapiteau, pompeusement qualifié d'hôpital de campagne par les forces serbes de Bosnie, celui qu'ici, tout le monde appelait le « Le Doc », fumait tranquillement une cigarette. Malgré un nombre croissant de blessés, il s'autorisait autant que possible ces petits moments de détente qui l'isolaient du reste du monde. À chaque occasion, il prenait le temps de philosopher sur les choses de la vie.

Il s'imposait cette gymnastique cérébrale pour ne pas déprimer mentalement !

Il se souvenait qu'avant la disparition, en mai 1980, du dictateur Tito, il n'existait qu'une seule nation : la Yougoslavie ! Maintenant que tous les peuples de l'ex-Yougoslavie s'étaient enfin libérés de l'autorité cruelle du tyran, ils ne pensaient qu'à se battre pour réclamer leur indépendance.

« Ce pays est devenu un véritable capharnaüm où une chatte ne retrouverait pas ses chatons ! » ironisa-t-il.

Souvent, il repensait à sa vie passée et en quoi celle-ci aurait été différente s'il avait eu le courage de refuser la proposition de son ami de jeunesse, Zoran Mladić, de rejoindre les rangs de l'armée serbe de Bosnie. C'est certain qu'il serait probablement encore le petit contrebandier de cigarettes et d'alcool qui,

chaque matin, frisait l'arrestation et l'emprisonnement à l'ombre dans une cellule sordide de l'ex-Yougoslavie.

En revanche, depuis qu'il avait été recruté par l'armée serbe de Bosnie, il s'était découvert une nouvelle passion : soigner les éclopés de guerre. Aujourd'hui à presque 40 ans, il pouvait, avec une dextérité inouïe et une connaissance stupéfiante de la chirurgie, réduire des fractures, extraire des éclats de grenades, amputer des membres, cautériser des plaies, suturer des blessures ouvertes, diagnostiquer et soigner des infections... sans que personne ne doute, un instant, des compétences médicales qu'il avait acquises au cours de la répudiation de sa famille. La fin de la guerre contre les nazis avait placé son père et le Maréchal Tito, pourtant amis de longue date dans la lutte contre le fascisme, sur des voies diverses qui avaient forcé toute la famille Dukić à s'expatrier en France.

« Finalement, c'est un bon bilan ! » se dit-il en aspirant la fumée de sa cigarette.

La tête penchée en arrière, il tenta, en expirant, de réaliser des cercles de fumée. Mais en vain ! « On ne peut pas avoir toutes les qualités ! » se marra-t-il intérieurement.

Il jeta sur le sol le mégot de sa cigarette qu'il écrasa posément avant de retourner au turbin et de se passer un produit désinfectant sur les mains et les avant-bras.

Alors qu'habituellement, il se concentrait immédiatement sur les actes chirurgicaux à accomplir, son esprit restait encore obsédé par les informations qui, en matinée, avaient circulé dans le camp : exaspéré par les faibles résultats de la directive n°7, Radovan Karadžić, Président et Commandant Suprême des forces armées de l'entité autoproclamée de (Serbie) avait rédigé un nouveau plan de combat, repris sous le nom de Krivaja

95. Les bruits qui couraient à ce sujet laissaient sous-entendre que des actions plus dures et plus répressives seraient menées à l'encontre des Bosniaques musulmans.

Milos Dukić qui ne comprenait rien à la politique, se promit d'avoir une conversation à ce sujet avec son ami Zoran Mladić qui était, il ne l'oubliait pas, le neveu de l'illustre commandant en chef de l'armée de la république serbe de Bosnie, Ratko Mladić. « C'est certain ! Zoran est certainement au courant de secrets que les petits troufions de mon espèce ne sont pas censés connaître ! » se persuada-t-il avant de pénétrer dans la salle d'opération où un pauvre gars

l'attendait, la jambe déchiquetée par l'explosion d'une mine.

En fin de journée, alors que le soleil commençait à se coucher derrière les collines boisées cernant l'aéroport d'Užice-Ponikve, une colonne de blindés en provenance de Zvornik et de Bratunac pénétra dans le camp militaire. À la tête d'un de ces véhicules, Zoran Mladić, son ami, paraissait comme un coq dans une basse-cour.

Ces groupes paramilitaires n'avaient pas bonne presse auprès des soldats de l'armée. On les disait cruels, brutaux, sanguinaires et arrogants.

En quelques pas, « Le Doc » accosta son camarade et le questionna sur sa présence avec ses mercenaires : « Salut, Zoran, que fais-tu avec eux ? »

J'ai été affecté au commandement de la brigade Zvornik, annonça-t-il d'une voix ténébreuse, trop préoccupé à savourer son portrait dans ce nouvel uniforme.

Ah bon ! Qu'est-ce que je dois comprendre ?

On a été trop faibles et trop laxistes avec ces chiens de musulmans bosniaques ! Cette fois, on va leur montrer qui sont les vrais maîtres !

Je ne comprends pas. Ils sont confinés dans Srebrenica en attendant leur déportation vers leur nouvelle terre promise. Ils sont inoffensifs !

Cela, c'est ce que tu crois, mais, en réalité, la Forpronu leur a livré en secret des armes et ils préparent un massacre contre notre peuple.

Je pensais qu'ils étaient pacifiques, répliqua Milos Dukić. Idiot ! s'emporta-t-il violemment. Rien que dans la journée d'hier, nous avons perdu plus de cent combattants !

Désolé, je ne savais pas, s'excusa le docteur.

Se rendant compte qu'il avait perdu le contrôle de ses nerfs, Zoran Mladić, tempéra ses ardeurs belliqueuses et réclama, sur un ton joyeux, à son ami : « Demain, il faudra des cigarettes et des litres de « Rakija » pour réchauffer les esprits le matin, mettre le corps en marche, ouvrir l'appétit, bien digérer et puis dormir comme des bébés, la nuit ! »

Oui et surtout, être saouls et vomir toute la journée, rétorqua Milos Dukić.

Va t'occuper du transfert des blessés, ordonna Zoran Mladić sur le ton de la plaisanterie.

Comment ça ? On déménage ?

Exactement ! Direction Srebrenica. Les forces de la Forpronu vont s'occuper de nos blessés. Toi, tu accompagneras mon groupe et tu te chargeras de l'intendance, des communications et, bien évidemment, des soins. Je crains malheureusement que tu aies beaucoup de boulot, car ces salauds de Bosniaques n'hésiteront pas à se servir des armes de la Forpronu pour nous massacrer.

Milos Dukić, le docteur, abandonna son ami sur un sentiment mitigé. Il ne croyait pas à cette offensive des pseudos méchants bosniaques sanguinaires, retranchés dans Srebrenica. Les informations qu'il recevait régulièrement des soldats qu'il soignait, décrivaient, au contraire, une situation sanitaire déplorable dans la ville saturée de réfugiés où les gens campaient dans les couloirs et les cages d'escalier des immeubles, tandis que d'autres, sans abris, se serraient à l'extérieur les uns contre les autres par des températures qui, en hiver, pouvaient descendre jusqu'à -25°C. « Ils n'ont pas le profil de va-t-en-guerre comme le prétend Zoran Mladić ! conclut-il. Ce sont de pauvres gens affamés et malades ! »

Vendredi, 7 juillet 1995,

Camp militaire de l'armée serbe de Bosnie.

Quelque part aux abords de l'aéroport d'Užice-Ponikve en Serbie, à quelques kilomètres de la frontière de la Bosnie-Herzégovine.

[06h00]

Dans le camp, les cris des officiers, les bruits de moteur pétaradant, le vacarme du transport du matériel et les engueulades entre soldats créaient une cacophonie indescriptible où la moindre étincelle provoquerait une explosion de querelles et d'accrochages périlleux.

L'effervescence était à son comble !

Désabusé, Milos Dukić observait avec amertume la furie des hommes quand l'odeur du sang et le bruit des armes étouffaient la raison et le bon sens.

Les ordres de Ratko Mladić, Commandant en chef de l'armée de la république serbe de Bosnie, étaient clairs : déplacer, par la force si nécessaire, les Bosniaques qui occupent les territoires historiques serbes. Les regrouper dans la ville de Srebrenica. Séparer les femmes, les enfants et les vieillards, des hommes et des enfants en âge de tenir une arme. Les placer dans la zone de sécurité gérée par les forces de l'ONU, la Forpronu.

... ensuite, attendre les ordres.

Le commandant en chef de la brigade Zvornik et Bratunac, Srećko Aćimović, avait réparti ses hommes en sections de douze soldats, chacune d'elles commandée par un officier supérieur ; Zoran Mladić était l'un d'eux ! Les militaires de l'armée serbe de Bosnie se chargeraient de l'accompagnement des réfugiés bosniaques jusqu'à leur destination finale, Srebrenica. Il avait également prévu des bus pour garantir une expulsion rapide, totale et complète des Musulmans bosniaques. Chaque section était assignée à une zone géographique bien spécifique de manière à pouvoir exécuter les ordres de mission en une seule journée. Zoran Mladić était excité comme une puce. Il ordonnait, haranguait les uns et houspillait les autres. Debout sur le siège de son véhicule, il motivait ses hommes en frappant violemment sa main sur l'insigne de la brigade Zvornik qu'il arborait fièrement sur sa poitrine.

En descendant théâtralement de son marchepied, il s'approcha de Milos Dukić. En lui tendant une enveloppe, il le sermonna :

« Tu me parais fort calme, mon ami. L'histoire est en train de s'écrire ! Sois fier et heureux de participer à la renaissance de la grande Serbie ! » Du plat de la main, il frappa à nouveau l'insigne sur sa poitrine pour affirmer ses convictions nationalistes. Milos Dukić, médecin et sauveur de vies, préféra garder le silence et se concentra sur les feuillets glissés dans l'enveloppe. Une feuille par village, une série de noms, des dates de naissance et des compositions familiales : « Pas compliqué de comprendre qu'il s'agit de la liste des personnes à déplacer ! » déplora-t-il. Dépit, il monta dans son véhicule, enclencha la première et démarra à l'arrière du convoi.

Une heure plus tard, la colonne arriva dans le premier village. Les soldats réunirent toute la population au centre du village.

Sous le contrôle de Zoran Mladić, Milos Dukić appela les hommes et les femmes repris sur les listes. Immédiatement, les hommes et les enfants aptes à tenir une arme en main furent séparés des femmes, des jeunes enfants et des vieillards. Les Serbes catholiques orthodoxes furent priés de rentrer dans leur maison et d'y rester jusqu'au départ de la section.

Fermement, mais sans véritable agressivité, les femmes, les vieillards et les jeunes enfants furent embarqués dans le bus qui, aussitôt, sous les cris de douleurs et de souffrance de ceux qui restaient sur place, démarra en direction de Srebrenica.